

COMPTE RENDU

Mark Lapprand, *Pourquoi l'Oulipo ?* Québec, Presses de l'Université Laval, 2020. En libre accès sur pulaval.com.

RELIEF – Revue électronique de littérature française 14 (2), 2020, p. 197-199

DOI: doi.org/10.18352/relief.1099

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

L'Oulipo étant une institution, une vaste bibliothèque documente son histoire et ses créations. Pour le premier aspect on aura avant tout recours à l'étude de Camille Bloomfield, *Raconter l'Oulipo (1960-2000) : histoire et sociologie d'un groupe* (Paris, Champion, 2017), alors que l'*Anthologie de l'OuLiPo* dans la collection Gallimard Poésie (édition de Marcel Bénabou et Paul Fournel, 2009) offre un large panorama des réalisations et que *L'Abécédaire provisoirement définitif* de Paul Fournel et Michèle Aubin (Paris, Larousse, 2014) veut être un atelier de création destiné aux futurs auteurs.

Mark Lapprand, qui de sa part avait déjà publié une *Poétique de l'Oulipo* chez Rodopi en 2004, ne désire visiblement pas ajouter une tantième présentation globale. L'éditeur des œuvres de Vian en Pléiade (nouvelle édition parue en 2020, réunissant des réimpressions récentes des premières éditions de 2010) se propose de parcourir le labyrinthe oulipien par une libre randonnée qui se permet maintes dérives et déviations. Inutile de souligner qu'il imite de la sorte son *corpus* qui se définit tout d'abord par la notion de potentialité.

La question centrale, « Pourquoi l'Oulipo ? », obtient ainsi toute une charretée de réponses plus ou moins tentatives, sans conclusions définitives. Cette stratégie est entre autres facteurs attisée par le dédoublement, voire redoublement, de l'instance critique. En effet, le « je » lapprandien se met d'emblée à dialoguer avec un nommé Xanthiphas qui, par des remarques caustiques et des questions loufoques, nuance et relativise les propos professoraux. En harmonie avec l'affluence féminine au sein du groupe oulipien s'ajoute à un moment idoine Polymnia, la muse de l'éloquence. Ce dialogue à plusieurs voix sera repris à la fin du livre dans le « Post-Xanthiphas » signé Alain Schaffner qui, en zigzaguant entre la trompette de Prephas et les casse-roles de Postphace, remet judicieusement les choses à l'envers.

On aura compris que le bouquin est fort ludique sans pour autant verser dans le grotesque ou l'arbitraire, invitant plutôt à jouer et à déguster. Le cadre esquissé se complète d'ailleurs par une structuration du livre en une dizaine d'étapes dont chacune s'appuie sur la mythologie grecque. Ainsi se reflètent sur les oulipiens la gloire et les misères des habitants de l'Olympe, processus aidé – poussé – forcé par l'auteur. Successivement on voit défiler par exemple Calliopé, Dédale, Hermès, Perséphone, Athéna, Narcisse et Prométhée dont les diverses fonctions sont liées à différentes caractéristiques de l'Oulipo.

Certaines particularités du groupe peuvent ainsi être observées sous une lumière qui verse un lustre spécifique sur leur rôle. C'est notamment Calliopé qui permet d'accentuer l'importance fondamentale et élémentaire de l'apport de la mathématique. Les pères fondateurs, Queneau et davantage encore Le Lionnais, tenaient à ancrer les contraintes de l'écriture dans des dispositifs numériques et géométriques. Même si ces principes initiaux ont évolué, leur rôle pivot n'a jamais disparu, avec comme témoin par excellence Jacques Roubaud. Dans ces points de départ réside aussi une bonne dose de l'originalité de l'Oulipo en comparaison avec des orientations semblables dans le passé, tels les Grands Rhétoriciens ou, plus près, les prestidigitateurs de la langue que sont Jarry, Roussel ou Leiris, dont Lapprand ébauche finement les procédés.

La belle exposition autour des œuvres oulipiennes qui a eu lieu à la Bibliothèque de l'Arsenal en 2014 m'est revenu en mémoire en lisant les pages sous l'en-tête de Dédale. L'auteur, qui a d'ailleurs largement puisé dans les fonds de cette bibliothèque pour nous servir des spécimens savoureux de l'art oulipien, y insiste sur le clinamen que cette exposition avait bien illustré. C'est l'idée de la liberté dans la contrainte, de la possibilité, voire de la nécessité de faire s'incliner la contrainte devant les demandes de l'œuvre. Les romans de Raymond Queneau rôdent ainsi et de manière encore plus pertinente les créations de Georges Perec.

Dans l'historique du groupe se révèlent plus précisément certaines tendances qui ont parfois mené à des dissensions ou même à des ruptures. Pourtant – et c'est la figure de Prométhée qui en témoigne – la productivité perdure et assure par monts et vallées la pérennité de l'Oulipo. Lapprand tente d'autre part de formuler les conditions historiques qui au début sont à la source de ce vaste échafaudage. Parmi d'autres raisons il accentue surtout les conditions sociales et culturelles de la Seconde Guerre mondiale et de ses séquelles. S'opposant en cela au dictamen d'Adorno pour qui après Auschwitz on doit se taire, en contraste avec Sartre qui promeut avant tout l'engagement, les oulipiens de la première heure misent sur la potentialité où se rejoignent la rigueur et la liberté. Et cet héritage est peut-être ce qui lie entre elles les générations succes-

sives avec leurs savoirs multicéphales (placés sous le signe de l'Hydre). À ce niveau-là se manifesterait également une controverse entre ceux pour qui leur atlas est premièrement un viatique pour des créateurs et d'autres qui applaudissent les ateliers, les master-classes, bref le versant pédagogique. Je dois avouer que ces réunions publiques (actuellement un événement mensuel à la BnF), menées avec fougue et entrain par Jacques Bens et Jacques Roubaud parmi d'autres, m'ont séduit à l'époque, quand j'ai pu y assister lors de leur déplacement à Amsterdam.

Justement : le dernier volet, sous la houlette d'Arion, étale le tableau des influences du mouvement à l'étranger. Il y a les « plagiats par anticipation » (ainsi pour ce qui regarde les lipogrammes de Jacques Arago en 1853 et le *Gadsby* de Ernest Vincent Wright en 1939), les prolongements directs (Harry Mathews est exemplaire avec *Les Conversions* notamment, mais encore Christian Bök et son *Eunoia*), et ceux qui de loin ou de près suivent des pistes parallèles. Dans ce dernier groupe Hugo Brandt Corstius mérite d'occuper une place d'honneur. Hermès dirige ce contingent, lui le messager aux sandales ailées qui est pour Lapprand le « creuset de la potentialité » (51) ; « en tant que passeur de savoirs, il ne s'embarrasse pas trop de dire la vérité, ou non, mais fait toujours montre d'une extraordinaire capacité à ruser » (*ibidem*). Michel Serres en fera la mascotte d'un savoir multiforme et savoureux, mais Queneau le considéra déjà comme héraut dans sa *Petite cosmogonie portative*. Hermès, en passeur entre science et fiction, c'est un label de qualité.

De fil en aiguille, du tac au tac, du coq à l'âne parfois, l'auteur de *Pourquoi l'Oulipo ?* nous fait errer et se retrouver, alors que la forme dialoguée fonctionne comme lubrifiant. Pour avoir une idée cohérente ou complète du phénomène OuLiPo on doit sans doute s'adresser ailleurs, mais l'ouvrage de Mark Lapprand, tout en aspirant à se démarquer en tant que « perspective ontologique » (143), est lui-même un instrument potentiel sinon virtuel de moult plaisances.

Sjef Houppermans